

Citation style

Bastin-Hammou, Malika: Rezension über: Éric Werner, *Le temps d'Antigone*, Sion: Xenia, 2015, in: *Museum Helveticum*, 76(2019), 2, S. 262-263, DOI: 10.21245/rec.ant.382170994



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

lässt: Viele gute Beobachtungen münden immer wieder in Folgerungen, in denen die Grenze zwischen stringenter Beweisführung und persönlichem Eindruck gern verwischt wird. So bleibt das Bild von Sophokles als politischem Mittler, der genau den Nerv der «middling group» trifft, ob absichtlich (Genie?) oder eher aus der gelebten Demokratie heraus (naiver Idealismus?).

Orlando Poltera, Fribourg

Éric Werner: **Le temps d'Antigone**. Franchises. Xenia, Sion 2015. 154 p.

Le petit livre d'Éric Werner présente une série de réflexions sur la modernité qui ont pour point de départ l'héroïne de Sophocle; la tragédie éponyme ne fait cependant pas ici l'objet d'une étude et sert plutôt de prétexte à des parallèles parfois éclairants.

Dépourvu d'une introduction qui ferait le lien entre les différents chapitres, l'essai est composé de neuf chapitres de dix à vingt pages, auxquels l'auteur n'a pas jugé bon de donner un titre. Il appartient donc au lecteur de reconstruire la cohérence du projet éditorial.

Le premier chapitre dresse un parallèle entre Sophie Scholl, une étudiante de l'Université de Munich qui en 1943 fut arrêtée par la Gestapo pour avoir distribué des tracts appelant à renverser le régime nazi, et Antigone: comme l'héroïne antique, la jeune femme se défendit en arguant du fait qu'elle ne faisait que dire ce que tous pensaient. Partant de là, Werner théorise son approche «antigonique» des mouvements de résistance moderne: certaines œuvres canoniques, et notamment antiques modèlent à jamais notre inconscient collectif, et c'est le cas d'Antigone pour tout ce qui a trait à la résistance à l'oppression. Il relève ainsi que dans le tract Hitler est accusé d'hybris – comme Créon – et s'arrête sur la notion de limite, qui reviendra à travers tout l'ouvrage.

Le deuxième chapitre est une réflexion sur l'autonomie et l'articulation du soi à l'autre, et de l'humain au divin; l'auteur y analyse le deuxième *stasimon* et notamment la traduction de *deina*. Le troisième chapitre suit le fil du thème du désir et de l'audace et voit en Antigone une représentante de l'*Aufklärung*. Le quatrième chapitre fait un pas de côté et reprend la question de l'hybris, mais cette fois dans l'*Œdipe-roi* de Sophocle, voyant dans Œdipe un personnage à la fois représentatif de son époque et précurseur de la modernité, en ce qu'il incarne une rupture avec la tradition, la «révolution filiarcale» (p. 72). Au rebours, comme le montre le chapitre cinq, Antigone personnifie le point de rencontre entre la sphère humaine et la sphère divine, ce qui en fait pour Werner une figure christique. Le chapitre six confronte Antigone et Œdipe à la figure du fils prodigue; Werner en déduit trois attitudes possibles face à la tradition: le respect, l'arrachement, l'entremêlement. Du septième chapitre, consacré à Ernst Jünger, Antigone est quasiment absente: il s'agit d'une réflexion sur l'utilité de la violence politique – le tyrannicide – et l'hybris inhérente aux progrès de la technique. Le huitième chapitre revient sur l'idée de George Steiner selon laquelle l'intérêt de la modernité pour Œdipe plutôt que pour Antigone serait lié aux travaux de Freud, car pour Werner *Œdipe-roi* est, plus que la tragédie de l'inceste et du parricide, la tragédie de l'hybris – et l'hybris est une question moderne, la question qui se pose après l'ébranlement des valeurs provoqué aussi bien par la guerre du Péloponnèse que par la Première guerre mondiale. Enfin le chapitre neuf s'interroge sur ce que Werner appelle la «post-civilisation», ce qui reste quand la foi dans le progrès humain n'est plus. Rejetant aussi bien l'option heideggerienne que celle des traditionalistes – qu'incarne la figure de Tirésias – il entrevoit une possibilité pour le christianisme – auquel il assimile Sophocle – dans son intériorisation.

L'argumentation est plaisante et on a l'impression de lire des notes de cours; l'intérêt pour l'étude de l'Antiquité est très limité mais l'ouvrage est un exemple intéressant de ce que les «œuvres canoniques» peuvent apporter à la compréhension de la modernité.

Malika Bastin-Hammou, Grenoble

Jean Yvonneau (éd.): **La Muse au long couteau. Critias, de la création littéraire au terrorisme d'État**. Scripta Antiqua 107. Ausonius, Bordeaux 2018, 216 p.

Le titre et le sous-titre de ce recueil, qui rassemble huit études sur Critias, renvoient à une problématique qui dépasse le destin, même exemplaire, d'un individu particulier. La «Muse au long couteau» questionne, à partir de Critias, le rapport qui pourrait conduire, dans un sens ou dans l'autre, «de la création littéraire au terrorisme d'État». Jusqu'où Critias a-t-il pu utiliser la poésie à des fins de propagande? Comment penser le talent poétique d'un personnage dont l'action politique suscite le «dégoût» (pour reprendre le terme employé par A. Powell, p. 159)? Question que certains résolvait trop vite en distinguant deux Critias (p. 13).

Critias est alors abordé sous plusieurs angles: 1) l'étude littéraire ou philologique de ses fragments: G. Burzacchini, «Remarques sur quelques fragments élégiaques de Critias» et A. Boschi, «Visions célestes dans la parodos du *Pirithoos*»; 2) l'examen de sa pensée: F.-G. Hermann, «Plato and Critias» et E. Caire, «Du superlatif au comparatif: l'excellence de Critias»; 3) L'homme politique: P. Brulé et J. Wilgaux qui analysent les «Solidarités et appartenances dans la vie politique athénienne» et A. Powell qui reprend le dossier de «Critias, sa révolution et la politique de Sparte»; 4) l'étude de la réception: J. Yvonneau dans un chapitre qui ouvre le volume et qui retrace la difficulté d'établir «l'inventaire» des œuvres d'une figure si problématique; et S. Gotteland, dans une étude, conclusive, sur «Critias dans la seconde sophistique et les traités des rhéteurs».

Le volume se lit bien, avec des études qui font avancer le débat; mais il pêche par là où il devrait être le plus fort: son manque de cohérence interne et l'absence d'une véritable corrélation entre les contributions. On comprend que chaque auteur ait cité Critias dans l'édition qu'il privilégiait, mais une table de concordance aurait été bienvenue. Il est surtout étonnant que F.-G. Hermann et G. Burzacchini ne se citent pas réciproquement alors qu'ils s'arrêtent l'un et l'autre longuement sur le fr. 4 G.-P. Il aurait été judicieux de montrer ici ce qu'apportait un colloque qui faisait se rencontrer le philologue et l'historien. De même, G. Burzacchini et E. Caire s'ignorent réciproquement alors qu'ils développent, chacun, des commentaires étayés du fr. 1 G.-P. et qu'ils soulignent l'un et l'autre l'intérêt des superlatifs dans ce fragment. E. Caire démontre très bien, avec son analyse sur les comparatifs et les superlatifs, la conséquence d'un système où l'idée d'excellence mène à la tyrannie. Sur ce thème, les rapports pouvaient être creusés entre les notes développées du philologue et son analyse plus idéologique.

Le dossier Critias est si complexe qu'il faut, le volume le prouve, s'en tenir aux textes et à l'histoire de leur réception. S. Gotteland a le mot de la fin en rappelant l'usage fréquent de la figure de Critias dans les exercices rhétoriques de l'époque impériale: valorisé par les uns comme un habile écrivain et styliste, dénigré par d'autres comme un tyran désastreux. La question est un modèle d'exercice rhétorique: «faut-il sauver Critias au nom des lois» qu'il a transgressées? (p. 187). La réponse est dans les premières lignes de la contribution d'A. Powell.

David Bouvier, Lausanne